Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

56 | 2021

Varia

Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières, Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset (dir.)

Genève, Georg Éditeur, 2016, 1200 p.

Élise Pavy-Guilbert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/7115>

DOI : 10.4000/rde.7115

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 315-318

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Élise Pavy-Guilbert, « *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset (dir.) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 56 | 2021, mis en ligne le 04 janvier 2022, consulté le 12 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rde/7115> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.7115>

Propriété intellectuelle

Les 300 pages, très denses, de cet ouvrage philosophique collectif sont suivies d'un très utile index des noms. Cet ouvrage exigeant s'impose désormais dans toute bibliographie consacrée à la philosophie de Diderot.

Sophie AUDIDIÈRE

Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières, Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset (dir.), Genève, Georg Éditeur, 2016, 1200 p., ISBN : 978-2-8257-1033-3.

Le *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières* est un ouvrage passionnant, un livre de chevet où puiser des raisons d'espérer, de penser et surtout de rêver. Il éclaire et relie une constellation de fictions de la fin du XVII^e et d'un long XVIII^e siècle qui fourmillent de songes et de projets esquissés, de loufoques et d'idéales sociétés, de tentatives de décentrement et d'ouverture à l'altérité, de réalités parfois anticipées et de visions d'avenirs, pour le meilleur comme pour le pire.

Dans leur introduction, Bronislaw Baczko, Michel Porret et François Rosset commencent par ce constat : si le mot *utopie* est enregistré dans le *Dictionnaire de l'Académie Française* en 1762, défini plus longuement en 1798 comme « plan de gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur commun », avec référence à Thomas More, précisant que « chaque rêveur imagine son Utopie », les fictions utopiques elles-mêmes pullulent déjà bien avant la fin du siècle. Depuis que le monde est monde, les hommes et les femmes aspirent à le réinventer. Pourtant, les directeurs de l'ouvrage notent d'emblée que cette « variété du corpus des utopies, formelle, thématique et même idéologique, n'est pas confuse. Elle tient dans un périmètre aux contours mobiles qu'on trace les hommes de ce temps sous l'impulsion des énergies réformistes qui les habitent » (p. 15). À lire les 54 entrées de ce *Dictionnaire critique*, objets sur lesquels s'exerce la pensée réformiste des Lumières – et écho assumé aux 54 cités sur l'île d'Utopie de More – c'est bien une unité qui apparaît. Les entrées étonnent par la grande cohésion des textes de référence, terres de nulle part (privatif *u-topia*) ou du bonheur (euphorique *eu-topos*). En effet, parmi la centaine de titres évoqués, certains le sont dans presque toutes les entrées. Des auteurs incontournables – More, Bacon, Campanella, Foigny, Vairasse d'Allais – dessinent en amont les prémices d'un genre dont les Lumières s'emparent pour lui donner toutes ses potentialités grâce à Fénelon, Castel de Saint-Pierre, Fontenelle, Defoe, Swift, Prévost, Morelly, Tiphaigne de La Roche, Rousseau, Diderot, Mercier et Sade, pour ne mentionner que les plus cités. La somme hétéroclite romanesque de

Garnier, *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques* (1787-1789) achève ce sentiment d'unité, sorte de répertoire du genre. Les utopies narratives se modifient tout en restant fidèles à elles-mêmes, elles se nourrissent de notre « monde réel [qui] ne s'utopiera jamais » (page 17, et les directeurs de signaler ce verbe *utopier*, à réhabiliter au panthéon des « mots qui manquent »), et manifestent la capacité de la fiction à le transformer, le « fictionner » dirait Mercier (cité p. 22), afin de promouvoir non un *ailleurs* mais un *demain* qui chante.

Dès lors on embarque avec joie et même espérance dans ces entrées, autant de notions métamorphosées et enchantées par les écrits utopiques, tel l'« Amour » (Claire Jacquier) défini comme un sentiment s'alliant à la vertu pour contribuer au bonheur du genre humain ou comme un espace de libertés à conquérir. Malgré les innombrables inventions d'un amour sous contrôle pour empêcher la passion mortifère, d'un amour éternel et désintéressé, ou encore d'amours libres, l'Amour résiste à l'utopie. Il scelle la difficulté à concilier liberté individuelle, exigence morale et investissement collectif et social. L'utopie décrit aussi sans cesse son contraire, l'« Anti-utopie » (Didier Masseau). Celle-ci repose sur des systèmes aux allures d'écholalies et de psittacismes, discours abscons et insensés, signes d'une logorrhée sans début ni fin ni même finalité. L'utopie butte sur des impasses – le mal et la violence d'un côté, l'amour et la liberté de l'autre – mais aussi sur elle-même. La société parfaite créée est faite pour être abandonnée, pour se résorber dans l'action et faire advenir une autre réalité. Les « Arts » (Christian Michel) en utopie servent aux progrès de la civilisation et du luxe, censé ruisseler sur tous, mais ils éloignent de la nature, érigée en modèle. Le « Corps humain » (Jean-Christophe Abramovici) se magnifie ou se déculpe, mais la portée philosophique de l'éloge de l'hermaphrodisisme est signifiante : « l'utopie ultime du corps humain est celle de sa dissolution » (p. 257). Quant à l'« Économie » (Catherine Larrère), elle devient don sans contre-don, vie champêtre dont le fil des jours est tissé de simplicité, d'égalité et de frugalité. Le modèle utopique reste néanmoins urbain, social et politique : « le véritable naturalisme ne se trouve pas dans l'utopie, mais dans l'économie politique qui s'affranchit des lois politiques, pour suivre sa dynamique propre, celle d'une croissance » et même d'un « corps », tous deux productifs (p. 369). « Famille et éducation » (Michel Porret) sont renouvelées et les relations particulières fréquemment annulées : la fidélité devient vice, la conjugalité parentale est rejetée, l'échangisme prescrit. Les enfants sont progéniture de la République, mère de tous au sein de cette nouvelle Cité-famille qui se mue en Familistère. Amazones et matriarcat dans d'autres textes dominant. Dans d'autres enfin le divorce est possible, la réciprocité amoureuse contribue à la félicité sociale, l'allaitement maternel est

préconisé, de même que la parentalité affectueuse. La « Femme » (Marie-Françoise Bosquet) oscille schématiquement entre émancipation rayonnante chez Rousseau avec Julie, liberté et loi unique des plaisirs chez Sade et réclusion domestique pour le bien général chez Restif. Leur statut est un précieux indicateur : « il est certain qu'il suffit, même en dehors des utopies, de considérer la place des femmes dans une société pour savoir quel degré de liberté générale connaît un pays (p. 482). Force est de constater que rares sont les textes utopiques dans lesquels la femme dispose à la fois de son corps, de sa main et de son esprit. L'« Homme de lettres » (Antoine Lilti), les savants et les philosophes sont soit ridiculisés soit portés par des idéaux qui trouvent enfin leur accomplissement. En eux se devine « cette inquiétude, cette ironie, cette ombre toujours portée au cœur de l'optimisme des Lumières [qui] en est une composante irréductible, bien loin du progressisme béat qu'on lui attache trop souvent » (p. 560). Avec l'étude des « Illustrations de l'utopie » (Stéphane Lojkin), on mesure la fascinante importance des cartes, des plans, des visages et des figures inventés, des hommes-animaux et des scènes imaginaires, et, pourrait-on ajouter, des grammaires et des systèmes alphabétiques construits. La réflexion sur la « Langue » (Anne-Marie Mercier-Faivre) s'invite d'ailleurs au cœur de l'utopie, car « au-delà de la science et du mythe, l'imaginaire de la langue est aussi un jeu d'invention, de charabia ou de cryptogramme, par fantaisie ou par prudence » et l'utopie s'apparente à ce « va-et-vient permanent entre théorie et fiction » linguistiques (p. 636-637). Pour pallier Babel, retrouver la Pentecôte et le don des langues, les textes utopiques créent des caractères et des syntaxes qui assimilent écriture et peinture, voix et musique, et prônent l'harmonie gestuelle imitative et silencieuse entre les femmes, les hommes, les animaux et l'ensemble du vivant, en une communication universelle. « Livres et bibliothèques » (François Rosset) sont expurgés afin de contenir en peu de textes et de mots ce « livre-monde » qui unit théorie et expérience. D'où ce paradoxe de l'utopie qui « de livre en livre clame l'inefficacité pléthorique du livre, quand ce n'est pas sa malveillance » (p. 700), puisque le rapport à la vérité et le statut de la fiction demeurent problématiques. Les considérations sur le « Luxe » (Helder Mendes Baiao) analysent les limites, données variables et éloquentes, de ce qui doit être considéré comme superflu ou nécessaire. À l'austérité est ordinairement préférée une aisance modérée, inspirée tour à tour par la physiocratie et la pleine liberté du commerce. La fin de siècle voit naître le « socialisme utopique » dans lequel la société est unifiée non grâce à un ordre spirituel mais à une « révolution matérielle par les forces réglées de l'industrie », « dans l'attente d'une richesse matérielle pour tous », « où prédomine le communisme de l'aisance » (p. 746). Les

fictions utopiques anéantissent presque constamment le « Mal » (Bronislaw Baczko), même si le *paradis* (« l'objet de la foi ») n'est pas l'*utopie* (« l'objet de l'imagination et de la raison », p. 754). Si la justice en utopie supprime peu à peu les délits et les crimes, la peine persiste comme mal nécessaire au service du bien social : « la conviction que le bien est rationnel et, par conséquent, que le mal est irrationnel, donc privé de toute raison d'exister, est une idée forte des Lumières » (p. 758). Les utopies sont autant de micro-sociétés et d'îlots de bonheur : chez Vairasse, les Sévarambes ont significativement oublié le sens du mot *mal*, tandis que chez Swift, les Houyhnhnms (dont le nom est d'ailleurs imprononçable) n'ont même pas de mot pour le désigner, sauf à penser aux Yahoos (les hommes). La société utopique n'éradique jamais totalement le mal mais s'en prend à ses racines, l'inégalité sociale et le fanatisme. Malgré tout, un autre mal insidieux la guette : l'ennui. Tout à son envie de retrouver Cunégonde, Candide quitte l'Eldorado et « préfère le monde tel qu'il est, avec ses risques et périls, ses vices et ses vertus, ses bonheurs et ses malheurs » (p. 767). Les écrits utopiques prennent la « Nature » (Jean-Michel Racault) comme parangon d'organisation, cherchant à construire une « société naturelle » (p. 873), oxymore dans les termes. Dans l'utopie du mal qu'est le royaume de Butua, Sade referme et réoriente l'utopie précisément à partir de la nature humaine, « vers cette exaltation extrême des droits de l'individu qu'il baptiste *isolisme* », annonçant à la fois l'anarchisme nihiliste et l'utopisme de Fourier qui intégrera les « pulsions individuelles au fonctionnement collectif » (p. 883) et dans lequel liberté politique et sexuelle convergent (voir aussi « Sexualité » par Claire Jacquier). L'utopie développe souvent un fantasme de transparence et sa « Police » (Marco Cicchini) repose sur un système panoptique, œil constamment ouvert pour que nul n'échappe au regard de la loi, essence de la justice. La « Propriété » (Stéphanie Roza) est abolie car c'est le principe de la communauté des biens qui règne. La « Religion » (John Christian Laursen) y devient « tolérance universelle et union de toutes les confessions dans une religion mondiale de paix » (p. 1068). Un renversement de taille a lieu avec la « Révolution » (Pierre Serna) car « l'utopie est devenue le réel » : « la Révolution française, dans sa radicalité immédiate, a mis l'utopie à l'ordre du jour » (p. 1093-1094). Elle prouve que le terreau fertile de l'utopie est sans doute davantage la misère que l'espoir de la philosophie. Le *Dictionnaire critique* se clôt, logiquement et poétiquement, sur le « Voyage » (François Rosset), central dans toutes les utopies narratives, car « en s'appuyant sur le potentiel d'inventivité humaine ou sur le progrès encore à venir des connaissances, les auteurs racontent des voyages qui sont issus, comme les descriptions d'utopies, d'une même énergie spéculative, d'une même

veine conjoncturale et, finalement, d'une même filiation textuelle. C'est en ce sens que ces voyages sont utopiques, voire qu'ils sont eux-mêmes utopies » (p. 1371).

Ce beau *Dictionnaire critique de l'utopie* donne ainsi à voir la culture, la littérature, l'histoire et la philosophie de l'imaginaire de l'utopie au temps des Lumières. Il rétablit certaines vérités : les utopies n'ont pas à proprement parler préparé la Révolution, période durant laquelle la réalité dépasse la fiction, même si l'imagination utopique investit le discours sur la « régénération » de la Nation. Le lecteur mesure la lente transition depuis les *utopies* narratives fictionnelles, fruits de l'imaginaire, aux *utopismes* pragmatiques, s'attaquant aux structures de la société, même si les deux ont vraiment le pouvoir de changer le réel. Les Lumières inventent des utopies en suggérant leurs revers, par optimisme sceptique. Le risque de l'utopie est sa propre dissolution, non qu'elle régénère la société, mais qu'elle dégénère en une vie de peu de besoins, lénifiée par le bonheur et le repos. C'est oublier que les femmes et les hommes, ni corps purs ni purs esprits, sont faits de désirs et de volonté, d'égarements et de fantaisies, de doutes et de souhaits, sources de mutations. L'utopie rencontre alors son écueil en oubliant que le mouvement est la vie même.

Élise PAVY-GUILBERT

Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815), édité sous la direction de Didier Masseau, Paris, Champion, 2017, 2 tomes, 1607 p., ISBN : 978 2 7453 3067 3.

Disons-le d'emblée, il s'agit d'une somme qui fera date auprès des chercheurs, tout en réjouissant bien des lecteurs curieux. En effet, cet imposant dictionnaire, publié sous la direction de Didier Masseau, assisté de Patrick Brasart, Laurent Loty et Jean-Noël Pascal, vient combler un manque devenu évident avec la multiplication des recherches sur les adversaires des philosophes et sur le courant des anti-Lumières depuis la parution des ouvrages de Darin McMahon (*Enemies of The Enlightenment: The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, 2001), Zeev Sternhell (*Les Anti-Lumières. Une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*, 2006 et 2010), Didier Masseau (*Les Ennemis des Philosophes. L'Antiphilosophie au temps des Lumières*, 2014), sans oublier les travaux précurseurs de Sylvianne Albertan-Coppola (aussi autrice de plusieurs articles du présent dictionnaire).

Réunissant les contributions de soixante rédacteurs, ce dictionnaire, qui comporte près de trois cents articles (allant de 2 à 25 pages), dont certains très développés, en particulier l'excellent « Infâme (L') »